

P. I. P. I.

CAHIERS DES AMIS DE PANAÏT ISTRATI

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

DECEMBRE

1984

29

30 F

ISSN : 0397-488X

« Dites-moi ce que vous sacrifiez à votre amour et je vous dirai si vous aimez ou non. » Panaït Istrati.



Panaït Istrati



Dépôt Légal
N° 517 C / 83

Georges Godebert : Le mot du Président	Page 3
Georges Godebert et Edouard Raydon : In memoriam Georges Longuet	4
Henri Courbis : Marcel Barbu, encore un ami qui disparaît	4
Boris Souvarine : Panaït Istrati et le communisme	5
● <u>Le Centenaire : hommages à Istrati :</u>	
Roger Dadoun : L'humanisme radical de Panaït Istrati	6-7
Maurice Zinovieff : Panaït Istrati et la langue française (extraits)	8
● <u>Le Centenaire : informations, réflexions, échos... en France et à l'étranger :</u>	
Revue de Presse et de l'édition	9
Zigzag sur la planète	10
Pour saluer Emilie	10
A propos du spectacle « Les chardons du Baragan »	11
● Bibliographie	11

Amis de Panaït Istrati, abonnez-vous à la revue

L'ARC

Editions LE JAS

Le Revest Saint-Martin - 04230 ST-ETIENNE LES ORGUES (France)

Abonnement 6 numéros : 200 F (chèque libellé à l'ordre de l'ARC)

L'ARC tient à votre disposition les numéros suivants :

- **Numéro spécial 86 / 87 : Panaït Istrati * (80 F)**
- Numéro 90 : Boris Vian * (45 F)
- Numéro 91 / 92 : Anarchies * (80 F)
- Numéro 93 (juin 84) : Isaac Bashevis Singer * (45 F)
- Numéro 94 : George Orwell * (45 F)
- Numéro 95 : Nathalie Sarraute * (45 F)

* Numéros en vente aussi dans les meilleures librairies.

Le Beauregard G
50, rue Baudelaire
26000 VALENCE
Tél. : 16-75-41-08-42

Chers ami(e)s,

Après le compte rendu détaillé publié dans notre numéro précédent sur les résultats — brillants — des animations, cérémonies et manifestations du Centenaire en France et en Roumanie, Alexandre Talex vous en a parlé et le fera encore, j'aurais voulu consacrer essentiellement ce dernier billet de 1984 à la vie intérieure de l'Association et à nos adhérents, anciens et nouveaux, puisque nous sommes maintenant près de 150. Une cinquantaine d'amis nous ayant rejoints en 1983-1984...

Mais, succédant à quelques bonnes nouvelles, les mauvaises sont venues. D'abord la très grave maladie d'Hélène Guillermont, notre fidèle et dévouée traductrice et amie depuis 1968, puis les morts « physiques » de Georges Longuet, de Boris Souvarine, de Marcel Barbu, des amis phares qui, dès les origines, ont éclairé, soutenu notre action, toujours. Les mots, dans ces cas-là, ne peuvent pas dire grand'chose... Nous le savons bien : l'essentiel de chaque être est bien au-delà... plus profondément... Pourtant nous leur rendrons hommage afin que les plus jeunes les découvrent et se souviennent...

Le Conseil d'administration actuel de l'Association est surtout constitué d'anciens qui, pour la plupart, ont fait un magnifique travail pendant les deux ans de préparation et de réalisation du Centenaire. Mais maintenant, afin de poursuivre l'œuvre de re-découverte amorcée, nous avons besoin de nouveaux concours actifs et c'est pourquoi le Conseil demandera son renouvellement au cours de l'Assemblée générale du samedi 9 février 1985 (voir convocation ci-jointe).

Nous espérons de nombreuses candidatures — surtout régionales — et nous espérons aussi un effort de présence exceptionnel de nos adhérents à cette Assemblée générale qui devrait être passionnante par son rajeunissement.

Adhérer, ce n'est pas seulement envoyer sa cotisation ¹ pour recevoir simplement nos Cahiers, c'est — vous le savez bien — **participer** comme disait Saint-Ex. Envoyer des articles, des échos, des suggestions, venir nous voir...

Aussi nous espérons vous rencontrer nombreux, mieux vous connaître le samedi 9 février et pouvoir vous souhaiter une Meilleure Année.

A vous sincèrement.

Georges GODEBERT.

(1) Certes, nous avons des amis âgés qui ont du mal à se déplacer et leur fidélité, leur générosité les dispensent d'une fatigue imprudente... Ils sont, d'ores et déjà, excusés par avance. C'est nous qui viendrons les voir.

« Quelle que soit la valeur morale ou intellectuelle, l'homme d'Etat moderne t'estimera uniquement en fonction du nombre de voix électorales que tu représentes, selon ta capacité à le servir lui, personnellement, et non le pays dont il est le mauvais serviteur. »

P.J. « Pages de carnet intime », Noël 1934 (« Le Pèlerin du cœur », Gallimard).

« Jamais, je n'ai été si seul, si abandonné qu'en ce moment. Cela n'a rien d'étonnant si l'on regarde le spectacle qu'offre le monde...

... et au point où j'en suis, dépourvu de toute croyance, je me sens incapable de lutter avec la mort de mon âme qui tâtonne dans une obscurité impénétrable. »

P.J. « Pages de carnet intime ».



Georges Longuet, l'un des fondateurs de notre Association avec Jean Stanesco et moi-même, n'est plus. C'est un ami de près d'un demi-siècle qui vient de disparaître. Un ami sincère, généreux qui a toujours combattu, avec le plus grand désintéressement pour les causes qu'il savait justes, en particulier, celle de la protection de la Nature.

Il a aimé Panaït, lui aussi homme de cœur inépuisable et il m'a grandement aidé dans la tâche que j'avais entreprise en créant l'Association dont il rédigea notamment les statuts. Durant de longues années, il assura avec un vrai dévouement les tâches les plus ingrates.

Son départ laisse un grand vide pour tous ceux qui l'ont connu et aimé.

Edouard RAYDON.

Esprit brillant, caustique, Georges Longuet, juriste international, savait avec pertinence se moquer de ses travers... et des nôtres !... Témoin ce texte inédit sur la « non-adhésion » que son Epouse, mon amie Françoise, nous a autorisés à reproduire.

Georges GODEBERT.

REMORDS D'UN « AMI »

« Vive l'homme qui n'adhère à rien !... » Et nous adhérons incontinent à une Association d'amis de l'homme qui l'écrivait ! Sans vergogne, avec conscience, omettant du même coup de signer notre « bulletin de démission » !

Ce n'est qu'une antinomie apparente de dire que toute fidélité est une trahison. Paradoxe ? Rousseau, lui (et non lui seul), préférerait l'homme à paradoxe à l'homme à préjugé. La foi, en effet, paralyse et le dieu et son disciple, l'adoré et l'adorant, tous deux figés l'un par l'autre dans un état quasi cataleptique — qui fait fi des évolutions ou des révolutions de l'être.

L'amour, et l'amitié qui en est le doublet, tend à statufier, à immobiliser son objet dans un de ses moments — comme l'entomologiste fixe son coléoptère préféré — serait-ce avec une épingle d'or. Peut-être, dans notre laboratoire passionnel, ne pouvons-nous aimer que « in vitro » et jamais « in vivo ». Il faudrait, sinon, un synchronisme parfait, une sorte de gémellité vraie dans les vicissitudes internes et externes, sans doute impossible. Jouir et pâtir, s'éprendre et se déprenre aux mêmes instants.

On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, selon Héraclite. C'est pourquoi, la fidélité préfère les mares stagnantes.

Mais « Amis de Panaït », malgré lui et après lui, ne devons-

nous pas, plus que pour d'autre peut-être, tuer l'entomologiste qui sommeille en nous ? A quel moment de sa vie, sinon, l'épinglerons-nous ? A quelle révolte, à quel dégoût ? Profiterons-nous de tel enthousiasme qui nous chaut ou de tel désespoir que nous partageons ?

Ces alternances, ces contradictions sont la vie. Arrêter cette mouvance, c'est privilégier un instant ; c'est donc trahir celui qui a précédé et celui qui suivra.

Il faudra donc détruire, au fur et à mesure qu'elles se formeront les étiquettes (surtout celles en « iste ») que nous avons la manie de coller sur les êtres quand nous les mettons en vitrine, dans nos musées, qui sont des morgues. Et les musées aussi sont en nous ! Gare aux « conservateurs » plus ou moins intéressés, et plus ou moins concurrents !

Adhérer, étymologiquement c'est être attaché à, ou encore être arrêté. Dans ce cas, jouer sur le sens des mots devient un devoir et un sujet de méditation à répéter souvent afin de ne pas l'oublier quelque jour de fatigue.

A ces conditions, nous nous pardonnerons peut-être d'avoir « adhéré ».

Georges LONGUET.

Marcel Barbu, encore un de nos amis qui disparaît

Qui était Marcel Barbu ?

Né en 1907, ouvrier joaillier, il connaît très tôt la dure condition ouvrière, ce qui lui donne matière à réfléchir sur des formes nouvelles de production basées sur le respect de l'Homme et sur l'amitié fraternelle.

En 1941, il fait don à ses ouvriers de sa petite usine de boîtiers de montres et crée avec eux une coopérative de production à caractère communautaire.

Il s'agit d'une nouvelle forme sociale de travail intéressante, tant dans sa structure et son fonctionnement participatif, qu'au point de vue éthique et pédagogique : en dépassant le cadre étroit de la production, elle englobe la vie sociale, familiale et culturelle.

Refusant en 1942 la collaboration avec l'occupant allemand, il sera déporté en Allemagne avec quatre de ses compagnons.

C'est Marcel Mermoz, notre regretté Président disparu en 1982, qui continuera l'œuvre commencée et créera d'autres communautés de travail dans la région valentinoise.

De retour de déportation, Marcel Barbu sera élu député de la Drôme en 1946.

Il se lancera ensuite hardiment dans la création de coopérative de construction immobilière pour permettre de loger décentement des familles ouvrières de la banlieue Nord de Paris.

Plusieurs ouvrages ont été consacrés à ces expériences « d'autogestion ». On peut citer entre autres :

— François Perroux, « Communauté », Editions P.U.F. 1942.

— Roger du Teil, « Communauté de travail, l'expérience de Marcel Barbu », Editions P.U.F. 1949.

— Henri Desroches, « Une communauté de travail de la région parisienne, Rochebrune », 1951.

— Albert Meister, « Les communautés de travail » 1958.

— Marcel Mermoz, « La gestion c'est pas de la tarte », Seuil 1978.

L'expérience nouvelle des communautés de travail rencontre toujours des échos intéressés aussi bien en France qu'en Italie, en Israël, en Angleterre et aux U.S.A.

L'œuvre associative de Marcel Barbu et Marcel Mermoz a eu une profonde influence sur des formes nouvelles de coopération dans le monde du travail.

La disparition de ce pionnier est là pour nous le rappeler dans la période actuelle où l'on recherche de plus en plus des méthodes de gestion nouvelles de la production tendant à une vie humaine plus harmonieuse.

Henri COURBIS.

« Vers l'autre flamme » : Boris Souvarine se souvient

Avec la mort de Boris Souvarine — survenue le 1^{er} novembre 84, à quelques jours de son 89^e anniversaire (il était né à Kiev le 6 novembre 1895) — c'est un immense pan d'Histoire qui cesse de vibrer. L'Histoire du bolchevisme qu'il avait contribué à façonner et celle du Parti communiste français dont il était l'un des fondateurs. Histoires qui sont toutes deux liées à l'itinéraire discret de cet homme dont l'intelligence et la clairvoyance politique n'auront été que très tardivement reconnues par les... historiens.

D'origine modeste — son père était ouvrier sertisseur dans l'orfèvrerie — Souvarine était un « autodidacte d'une culture prodigieuse doué d'une capacité de travail phénoménale » note Nicole Zand dans l'article que vient de lui consacrer « Le Monde »¹.

Après avoir adhéré au bolchevisme dès 1917, il rédigea, à la prison de la Santé où il fut incarcéré pour « complot contre la sécurité de l'Etat », la motion majoritaire qui aboutira à la fondation du P.C.F. lors du congrès de Tours, en 1920. Il siègera pendant trois années au secrétariat du Komintern avant d'être exclu par Staline en 1924 pour « indiscipline et non conformisme ». L'année suivante il sera exclu du P.C.F. Dès lors, il consacra sa vie à dénoncer le stalinisme² et la trahison de la révolution, avec, pour seule devise : « Suis ton chemin et laisse dire les gens. »

C'est dans le cadre de cette démarche politique que s'inscrira sa contribution, « La Russie nue », au triptyque « Vers l'autre flamme »³ dont Souvarine évoque la naissance dans la plaquette qu'il a consacrée à : « Panaït Istrati et le communisme »⁴.

Nous présentons à nos lecteurs quelques extraits du récit de Souvarine qui nous fait revivre les mouvements pulsionnels d'Istrati à travers « l'accouchement » de « Vers l'autre flamme ». Nous ne pouvons, bien sûr, que recommander à nos amis la lecture de cette courte étude qui éclaire également ce que fut le destin de Christian Racovski et révèle par ailleurs certaines attitudes politiques quelque peu surprenantes de Nikos Kazantzaki et Romain Rolland.

Christian GOLFETTO.

(1) « Le Monde », 6-11-1984.

(2) A lire : « Staline ». Aperçu historique du bolchevisme. Réédition « Champ libre », 1977.

(3) « Vers l'autre flamme » : trilogie éditée sous la signature de Panaït Istrati par les Editions Rieder en 1929 et composée des volumes suivants :
a) « Confession pour vaincus » de Panaït Istrati, paru le 15-10-1929. Réédité en 1980 par Christian Bourgois. Collection 10-18, sous l'égide de la « Fondation Panaït Istrati » avec une préface de Marcel Mermez ainsi que des notes, des documents et une bibliographie d'Al. Talex. Souvarine note, à propos de cette réédition et au terme de son étude : « Vers l'autre flamme, par les soins les plus compétents et avec une introduction très substantielle de Marcel Mermez, rassemble en outre quinze documents annexes indispensables à l'intelligence de la morale de cette histoire ».

b) « Soviets 1929 » de Victor Serge, paru le 1-11-1929, dossier-document où l'auteur expose les thèses de l'opposition trotskiste.

c) « La Russie nue » de Boris Souvarine, paru le 15-11-1929, qui est un travail d'entomologiste sur la presse soviétique de l'époque.

4) Editions « Champ libre » (13, rue du Béarn - 75003 Paris), 1981.

Extraits de « Panaït Istrati et le communisme » Naissance de « Vers l'autre flamme »

« ... Istrati rentre à Paris le 15 février 1929, fourbu, malade, désorienté, ne sachant plus à qui, ni à quoi se vouer : il ne peut ni parler, ni se taire, ni écrire, ni s'absentir. Au lendemain de son retour, il est chez moi, il raconte...

... Nous habitons tout près l'un de l'autre, chacun dans un passage donnant sur l'avenue des Ternes. Nous étions presque chaque jour l'un chez l'autre et ne parlions que de son expérience soviétique, du livre qu'il devait écrire et qu'il n'écrirait pas. « — Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! » criait-il d'une voix rageuse, « je ne peux pas aller contre l'avis de Romain Rolland ! » Et il marchait en tous sens à grandes enjambées, agitant ses bras comme les ailes d'un moulin. Je comprenais sa détresse et ne cherchais nullement à l'influencer, contrairement à ce que craignait Romain Rolland. Chacun doit frayer sa voie selon sa conscience...

... Un beau jour il me dit : « Sais-tu quoi ? J'ai demandé à Victor [Serge] de me constituer un dossier avec toutes sortes d'informations qu'il m'a fournies de vive voix et dont je voudrais faire état exactement.

... Et puisque j'ai un contrat chez Rieder et que je ne veux pas écrire moi-même, je vais publier ce dossier sous mon nom ! Le titre : *Soviets 1929*. »

Je lui réponds : « Tu es fou. En voilà une idée biscornue. Le public attend ton témoignage [...] il ne tient pas à lire un dossier... ». Il réplique en insistant, nous nous querellons cordialement... Le lendemain, cela recommence..

... Un jour, il se leva inopinément, fit quelques grandes enjambées de droite et de gauche, s'arrêta net devant moi, et prononça, en me fixant d'un air impératif : « Tu sais quoi ? C'est toi qui doit écrire le livre ! »

Ahuri, je lui dis : « Tu es complètement cinglé. Qu'est-ce que tu vas encore inventer ? Le lecteur veut un

livre de toi, pas de moi ! ». Et... chacun ressasse son refrain. L'été approchait [...] Panaït ne tenait plus en place... Un jour il me dit à brûle-pourpoint : « Ecoute. Ne fais pas l'imbécile. Je te donnerai tant (chiffre oublié), tu pourras aller dans le Midi pour écrire le livre. Tu ne vas pas rester tout seul à Paris pendant les vacances... »

Je le traite d'idiot, on se chamaille, mais j'ai l'imprudence d'ajouter, pour lui clouer le bec : « D'ailleurs je n'ai que mon costume de Moscou, trop chaud ; je ne peux pas aller dans le Midi comme ça... »

Malin comme il était, Panaït Istrati saisit la balle au bond et rétorque :

« Justement. Je vais te donner tant, tu t'achèteras un costume d'été, ainsi tu pourras descendre sur la Côte pour écrire le livre... Nous nous querellons encore inutilement et je finis par lui dire : « Ecoute. Je veux bien te faire, moi aussi, un dossier, que tu utiliserais comme celui que tu as déjà. Mais à condition que tu écrives toi-même, de ton encre, le témoignage que ton public attend. Tu ne peux pas te dégonfler après une enquête de seize mois en URSS. Si tu n'écris pas, moi non plus. » Un beau matin, je le trouve calme, radieux, rasséréné. « C'est décidé, me dit-il. Je vais écrire mon livre, tu écriras le tiens et je les publierai tous les trois ! »

Quelques jours après on se disperse. Je pars une valise d'extraits de journaux soviétiques pour Carqueiranne...

A la fin de mon travail c'est mon ami Jean Bernier qui propose [le titre] : *La Russie nue*. Je n'aime pas cela, mais ne trouve rien d'autre. Laissons Panaït décider. Il accepte le titre. Le livre sortira en décembre, après les deux autres. »

Boris SOUVARINE.

Ce texte est le canevas d'un bref exposé fait à l'UNESCO le jeudi 3 mai 1984, pour la commémoration du Centenaire de la naissance d'Istrati.

Le 3 janvier 1921, à Nice, Panaït Istrati tente de se donner la mort en se tranchant la gorge. Il n'était pourtant pas homme à se laisser surprendre par le désespoir.

Il en avait connu, et traversé, des désespoirs, des misères, des détresses — et des situations dramatiques, angoissantes, mortelles, il en avait affronté, plus que de raison.

Enfant dont le père, contrebandier grec, a disparu, il voit sa mère blanchisseuse s'épuiser à laver le linge sale de la bourgeoisie de Braïla, et dès qu'il peut travailler, il passe de cabaret en épicerie, de la pâtisserie de Kir Nicolas aux docks de l'Etat, apprenti bon à tout faire et à tout supporter : mécanicien, serrurier, chaudronnier, pêcheur ; il prend même le risque de travailler dans une fabrique de cordages, et dans son « Autobiographie » parue dans l'admirable recueil de textes collectés par Alexandre Talex, *Le pèlerin du cœur*, il ajoute cette parenthèse d'humour noir : « (J'ai failli me pendre) ». Dans ses innombrables pérégrinations autour de sa chère Méditerranée, il cumule les périls, du corps et de l'âme ; quand il parvient à s'en tirer, quand il trouve, de retour chez lui, une certaine forme d'équilibre dans son activité de militant socialiste et syndicaliste, c'est la tuberculose qui met le grappin sur lui et qui le conduira — mais il étouffe aussi socialement dans son milieu étriqué — en Suisse et en France. C'est alors qu'il touche ce qu'il nomme lui-même le « fond de mon propre abîme ».

Que le geste suicidaire d'Istrati nous incite à mesurer aujourd'hui cet « abîme » que nous portons tous au fond de nous-mêmes ; qu'il nous rappelle ce que Péguy, écrivain si proche d'Istrati, disait de la mort, à savoir qu'elle est une « entreprise terrible ». « C'est une entreprise terrible que de mourir », écrit Péguy dans *Véronique*, en ajoutant cette remarque : « Combien ne faut-il pas qu'il y ait de misères, et quelles ne faut-il pas que soient ces misères, pour qu'il y ait des hommes, et tant d'hommes, qui aillent au devant de cette terrible mort... Quelles ne faut-il pas qu'il y ait des détresses, pour qu'elles paraissent pires que la détresse de la mort. » Pour ceux qui se feraient sourds à de telles paroles, si violentes, Péguy hurle ces mots : « Dieu même a craint la mort. » (pp. 206-207).

Celui qu'on a cherché à enfermer dans le rôle d'un « conteur oriental », d'un écrivain quelque peu « folklo », ne cesse de nous ouvrir d'étranges et familiers abîmes.

Oncle Anghel, rappelez-vous, à titre d'exemple, est celui qui s'abîme dans sa propre mort, et Istrati, écrivain terrible, nous force à descendre avec lui dans ce creux d'enfer. Descente infernale où plus d'une fois Istrati nous reconduira, en s'exposant — c'est cela qui nous le fait si profondément fraternel, si radicalement humain — le premier, au point de sombrer parfois dans cette immense las-

situde décrite en ces termes : « Je me sens incapable de lutter avec la mort de mon âme qui tâtonne dans une obscurité impénétrable. »

A cette racine de mort racinée profonde dans l'être humain et qui se perd, s'égare en un insondable abîme, est nouée une racine de vie, une force vitale qui transporte l'homme vers les hauteurs, qui l'exalte, et qui est capable de nourrir les plus vertigineuses remontées, de porter les élans les plus prodigieux — tel précisément l'élan qui, arrachant Istrati à la mort, lui faisait franchir d'un bond la sinistre impasse, le régénère, le transforme en un autre homme : fait de lui un écrivain. Une lettre retrouvée sur lui alors qu'il est soigné à l'hôpital de Nice, est adressée et donc remise à Romain Rolland, et le célèbre écrivain décèle chez son auteur une éclatante vocation d'écrivain — qu'il fait éclater par ses encouragements et ses conseils.

Surgissent alors des œuvres comme *Kyra kyralina*, *Oncle Anghel*, *Codine*, etc., qui assurent à Istrati une rapide renommée, à l'échelle internationale. Aussi sera-t-il invité en URSS pour les fêtes commémorant le dixième anniversaire de la Révolution d'Octobre. Il n'est pas question, évidemment, de procéder ici à une analyse des œuvres complexes d'Istrati ; nous avons évoqué dans le numéro de la revue *L'Arc* qui lui est consacré ce que nous avons nommé l'« écriture paroxystique » : une écriture vibrante de passion, d'intensité, de violence, et destinée à nous faire pénétrer dans les sources primordiales de la réalité humaine. Il n'est nul lecteur d'Istrati qui n'ait été séduit et emporté par sa vision ardente de la réalité, par l'énergie qui emporte ses personnages et jusqu'aux éléments, comme le Baragan, le Danube, le Sereth, par ce flux de vie qui donne à des œuvres comme *Tsatsa Minnka* une puissance quasiment cosmique. Cela nous permet de marquer l'amplitude extrême, l'envergure extraordinaire qui donnent à l'œuvre, au texte d'Istrati son souffle particulier, une largeur et une acuité de vision illuminatrices. Racine de vie, racine de mort : c'est aux racines de l'homme que l'œuvre d'Istrati s'alimente, c'est là qu'elle nous conduit, c'est ce qu'elle nous révèle, en incarnations pleines de sève, en situations concrètes immédiatement sensibles.

Humanisme radical — voilà comment on pourrait qualifier l'originalité de la vision de l'homme que propose Istrati.

Mais s'il reconnaît et admet que la nature puisse ainsi jouer, jusqu'à l'affolement et la dérision et l'absurde, de cet entrecroisement entre mort et vie, entre Thanatos et Eros, en revanche, il refuse à la société le droit de poursuivre un tel jeu et de s'en servir pour assurer le pouvoir des forts sur les faibles, des riches sur les pauvres. Il revendique et il lutte pour une société où l'homme jouirait de plus de liberté, valeur suprême, et de justice,

valeur centrale. Il approuve dans un premier temps la Révolution russe, parce qu'elle lui paraît ouvrir une telle voie. Son long séjour en URSS — plus de 5000 km, en tous lieux, à travers tous milieux, en toute indépendance, puisque ses droits d'auteur lui assurent l'autonomie financière et donc politique — le convainc d'un épouvantable renversement de valeurs : il attendait une promotion des forces de vie, de meilleures conditions pour l'épanouissement de l'homme dans toutes ses dimensions (économique, sociale, culturelle, psychologique), — il voit à l'œuvre des forces de mort brisant toute résistance, transformant l'être humain en bête peureuse et avilie ; et il lance alors son témoignage accablant, *Vers l'autre flamme, Confession pour vaincus* (« vaincus » : entendez-le bien, ceux qui refusent d'être du côté des bourreaux, ceux qui prennent le parti des victimes et en acceptent le destin).

Dans sa perception d'une réalité sociale toute neuve, se révèle à nouveau, comme dans ses œuvres, aux détails précis, concrets, significatifs (son analyse de l'affaire Roussakov), mais il ne s'y enferme pas ; il ne se laisse pas non plus égarer par ce que son ami et compagnon de voyage Nikos Kazantzaki nomme les « vues d'ensemble », c'est-à-dire des vues panoramiques, globales de la réalité dans sa relation avec des projets politiques généraux, doctrinaires, magnifiés par toutes sortes de discours, « ensembles » qui ne sont le plus souvent que des fantômes de systèmes mêlés à des hallucinations de réalité.

A sa façon, Istrati court-circuite le discours politique et ses imageries trompeuses, il raccorde directement les détails significatifs aux structures essentielles de la réalité humaine (ce que fait précisément George Orwell dans *1984* lorsqu'il démasque la structure du pouvoir) : le réel politique n'est pas écarté ou nié, mais il est simplement rendu problématique, il n'apparaît pas comme le produit ou l'objet de systèmes spéculatifs, mais comme une construction incessante et précaire témoi-

gnant de l'essence de la réalité humaine dans sa nécessité comme dans sa liberté, dans sa grandeur comme dans sa misère ; c'est dire qu'il est le principal, le primordial *souci* de l'homme — le terme de « souci » étant entendu dans son sens le plus fort, proprement ontologique, à savoir « comment être un homme », ou mieux encore, « comment devenir humain ? ».

« Qu'est-ce donc qui te fait courir le monde comme un possédé ? », demandait la mère d'Istrati, en voyant son fils toujours appelé vers de nouveaux départs. Nous pourrions peut-être répondre : le monde lui-même, ce monde d'abîmes et de merveilles qu'il veut embrasser. Vision cosmique d'Istrati qu'il convient cependant de ne pas laisser flotter dans une nébuleuse atmosphère, même illuminée du soleil de la Méditerranée. Qu'il faut donc enraciner dans une vision politique — ou réciproquement. La vision politique d'Istrati est forte et cohérente, et elle est éminemment actuelle. Comme le disait le Colloque de Nice : « Istrati notre contemporain » — contemporain en ce qu'il nous invite à nous dégager des systèmes sclérosés (c'est ce qu'on nomme aujourd'hui le déclin des idéologies !), à tenir à distance les pouvoirs établis (c'est ce que je nomme pour ma part la renaissance d'une nouvelle anarchie), à nous porter vers le cœur de l'homme, non en vertu d'un sentimentalisme flou, mais avec l'appui d'une connaissance exigeante (c'est ce que l'homme moderne peut demander à la pensée psychanalytique), et, en dernier ressort, lui l'auteur de « L'homme qui n'adhère à rien », à n'adhérer à rien d'autre qu'à l'être même de l'homme, à ses racines essentielles — racines, avons-nous dit, de mort et de vie, qu'il nous appartient de reconnaître et de dénouer à bon escient, et il faut s'y mettre vite, avant qu'il soit trop tard, car, comme le dirait Victor Serge, ami d'Istrati, il est déjà minuit bien sonné dans le siècle !

Roger DADOUN.



EXPOSITIONS

Après Cannes, où la Bibliothèque municipale a accueilli pendant un mois (octobre et novembre) l'exposition « Pour avoir aimé la terre » ce sera au tour de Draguignan du 11 décembre au 12 janvier 1985. C'est la Bibliothèque municipale qui recevra la même exposition.

Toutes ces initiatives sont l'œuvre de Monique BAREA et Françoise COTTON, conservateurs de la Bibliothèque universitaire, Section lettres, de Nice.

par Maurice ZINOVIEFF

Communication présentée lors du Colloque international de Nice

La présence d'un représentant du Commissariat général de la langue française aux cérémonies du Centenaire de la naissance de Panaït Istrati, écrivain roumain d'expression française, n'a rien de surprenant. Le Commissaire général, M. Philippe de Saint Robert, dès sa nomination, a accordé son patronage aux manifestations organisées et il m'est très agréable d'être ce représentant.

Dans un article récent, M. de Saint Robert exposant la politique linguistique de la France, écrivait que notre langue n'était pas considérée comme un « bien propre, mais comme le bien commun de toutes les nations qui en usent soit comme langue maternelle, soit comme langue officielle, soit comme langue de communication, voire comme langue du non-alignement », selon l'expression significative et récente du Ministre des affaires étrangères d'Egypte. L'auteur de « L'homme qui n'adhère à rien » aurait certainement apprécié cette façon d'envisager les choses. [...]

Panaït Istrati n'est pas le seul écrivain qui ait choisi, pour s'exprimer, d'utiliser le français dans cette Europe de la Culture qui existait encore à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Il y en a un certain nombre. Les conditions du choix d'Istrati sont néanmoins singulières. [...]

Pour Panaït Istrati, les difficultés sont réellement énormes. « Je maudis encore cette circonstance qui, au lieu de me permettre d'écrire dans ma propre langue, qui m'est familière, m'a banni à mille lieues de mon pays et me force à perdre le temps dans des recherches de dictionnaire, pour la stupide raison que dans tel endroit il faut deux « l », deux « m », deux « n », et qu'un seul n'est pas suffisant. Mais, au risque de paraître ridicule, je m'accroche à cette langue que j'aime et que je veux connaître. » Ce sont les termes émouvants d'une lettre écrite le 30 avril 1921 à Romain Rolland.

Et si Romain Rolland le rassure en lui disant au cours de leur première rencontre le 25 octobre 1922... « Je réponds de ce que vous écrirez. Laissez même de côté ces questions de syntaxe et d'orthographe. Ce sont des riens. Donnez cours libre sur papier à ce tumulte de passions qui gronde en vous. C'est là une force que vous ignorez et qui manque à la plus grande partie des lettrés, parce que vous unissez les dons de sentir et d'écrire, avec le rare privilège d'avoir vu et vécu... », il n'en demeure pas moins que l'homme à qui Romain Rolland déclare « ... Vous écrivez en français après six ans de pratique sans avoir consulté une grammaire : c'est phénoménal !..., cet homme sait parfaitement, et il l'écrit dans un article paru dans la revue Europe le 15 novembre 1932 : « Jacques Robert France a corrigé mon Français dans la plupart de mes livres. Travail absolument ingrat, douloureusement exécutable. Il fallait y laisser tout, mais en supprimant les ballourdises de mon français. » [...]

C'est en 1916 à Leysin en Suisse, enfermé dans sa chambre de malade durant 4 mois, qu'il franchira les obstacles avec un dictionnaire et quelques auteurs classiques, Fénelon, Rousseau, Voltaire, Pascal, Montaigne.

Cette soif d'apprendre est inséparable de l'attirance pour la France « Pour atteindre la France — qui a toujours été regardée par l'Orient comme une amante idéale — nombre de vagabonds rêveurs se sont éperdument lancés à son appel... « je suis un de ces rêveurs, nous dit-il, sans détour. Il ne pouvait, bien sûr, qu'être déçu. [...]

C'est dans ce contexte général que se joue la destinée personnelle de Panaït Istrati. Du bonheur des débuts à l'amertume et au désenchantement des dernières années.

Premier temps : « Il est beau d'écrire en français sans avoir jamais ouvert une grammaire, il est beau d'avoir eu avec soi toute la presse parisienne, depuis l'Humanité jusqu'au grave Figaro et à l'Action française, cette dernière plus élogieuse que tous les autres... » (Ma croyance, 1924).

Deuxième temps : « Et quand, après 10 ans de cohabitation parmi les Français, je me suis rendu compte qu'une injure roumaine est mieux qu'une froide politesse occidentale, j'ai rompu avec l'Occident et je suis retourné dans mon pays depuis 1930. Finalement, il est bon de vous rappeler que j'avais écrit jusqu'à maintenant 18 volumes en français lus pour le moment en 27 langues ». (Lettre ouverte à la droite, 1935).

C'est effectivement l'œuvre écrite, — monument qui n'a pas subi l'usure du temps, qui constitue la pièce de référence à laquelle on doit se reporter.

Je voudrais indiquer encore qu'un relevé des mots-clés de l'œuvre de Panaït Istrati a été entrepris pour l'étude dont j'ai parlé au début de cette intervention. « Les mots sont aussi des idées » disait Jean Paulhan. Ce n'est évidemment pas par hasard qu'on retrouve souvent les termes : justice, injustice, mal, bonté, homme, humanité, ami, amitié, violence, paix, amour, liberté. Cet univers de Panaït Istrati aura généreusement enrichi la francité. Et si, comme le dit Léopold Sedar Senghor, « les mots du français rayonnent de mille feux comme des diamants », la contribution de l'auteur que nous célébrons aujourd'hui est particulièrement éclatante. Que le Commissariat général de la langue française lui rende hommage n'est que reconnaissance renouvelée de services éminents et exceptionnels.

Maurice ZINOVIEFF.



Le Centenaire. Informations... Echos... de France et de l'étranger

Voici les articles de presse parus après la sortie de notre dernier Cahier n° 28. Nous ne mentionnons que les *articles* qui présentent une analyse de l'œuvre ou/et de la vie de l'écrivain. Ne sont donc pas mentionnés, les flashes ou nouvelles brèves, de caractère publicitaire ou informatif sans intérêt — nous semble-t-il — pour la constitution d'un dossier/document ou la recherche istratienne...

C.G.

JUIN 1984.

30.06.84, Gazette de Lausanne et Journal de Genève : « **Istrati : une boulimie existentielle** » par André Clavel.

30.06.84, Télérama : « **Panaït Istrati, conteur oriental** » par C.M.T. (à propos de la diffusion sur F.C. de Cosma et relecture).

JUILLET 1984.

6.07.84, L'Unité : « **Orient Express. Voici le grand idéaliste roumain Panaït Istrati ; le grand cynique polonais Witold Gombrowicz et le grand macabre albanais Ismaïl Kadaré... à prendre en marche** », chronique littéraire de Claude Gayman.

21.07.84, Lutte ouvrière : « **Il y a 100 ans, naissait Panaït Istrati** » par Jean-Jacques Lamy.

Juillet 84, Vertiges des Lettres : « **Istrati ou l'antipharisianisme artistique** » par Gérard Lemaire.

AOUT 1984.

4.08.84, Réforme : « **Panaït Istrati, pèlerin du cœur** » par Guy-Jean Arché.

9.08.84, Agence France-Presse : annonce en 21 lignes du Centenaire et du IX^e Festival du Livre Vivant à Cluis (représentation des Chardons du Baragan).

N° 11 - Les messages de Psychodore : « **Capatana Istrati et l'aristocratie** » par Daniel Lerault.

11.08.84, Le Figaro, l'Aurore : « **Un Roumain à Paris** » par Guy Le Clec'h.

13.08.84, Centre Ouest : « **Les chardons (ardents) du Baragan** » par Pierre Favre (sur la représentation des Chardons dans les ruines du château de Cluis-Dessous).

SEPTEMBRE 1984.

Le magazine littéraire (n° 210, sept. 84) : « **Istrati, le vagabond** » entretien avec M^{me} Margareta Istrati et Alexandre Talex ; propos recueillis par Rauda Jamis.

NOVEMBRE 1984.

6.11.84 et 9.11.84 ; Nouvelliste et Feuille d'Avis du Valais : « **Panaït Istrati, « Flamme inextinguible »** » par Dan Dumitrescu.

(Notre abonnement à « L'argus de la presse » ayant été interrompu pour des raisons financières, il est possible que quelques articles parus après le 31.07.84 nous aient échappé... Si tel était le cas, que les lecteurs qui les possèdent veuillent bien nous en faire parvenir copie, avec toutes les références. **Merci d'avance** - C.G.).



● **Panaït Istrati** figure désormais dans le « **Petit Larousse illustré** » (Edition 1985). Qu'il nous soit permis de remercier Claude Dubois, ancien rédacteur en chef des dictionnaires Larousse, qui a chaleureusement soutenu notre proposition au sein de la Commission de mise à jour du « Petit Larousse ».

● Les Editions Grasset ont publié « Les chardons du Baragan » dans la collection de poche « Les cahiers rouges ».

● De Bucarest, Alexandre Talex nous communique : « A signaler deux nouvelles „ présences ” istratiennes en Roumanie : **Kyra Kyralina**, édition bilingue qui restitue aux lecteurs la version roumaine de l'auteur et **Nerrantsoula et autres récits** : 6 livres de Panaït (700 pages) traduits par moi en roumain... Nerrantsoula, tiré en 80.000 exemplaires est presque épuisé... ».

● Ajoutons que sur invitation du Gouvernement grec, Madame Istrati, Alexandre Talex et Mircea Iorgulescu participeront du 9 au 18 décembre 84 aux manifestations du Centenaire de la naissance d'Istrati.

L'ouverture officielle aura lieu le 10 décembre à la Mairie d'Athènes. Au cours de cette semaine sera inauguré le Centre culturel Panaït Istrati ; dans le même temps, une plaque commémorative sera apposée à Faraclata en souvenir de Ghiorghios Valsamis, le père de Panaït Istrati.

Zigzag sur la planète

Extraits d'un article de la revue « Luméa » (Monde) n° 22 du 24 mai 1984, consacré à la célébration en France du Centenaire de la naissance de Panaït Istrati par Ion GRIGORESCO¹ (traduction de Marcel Livian).

Après avoir évoqué les principaux événements du Centenaire, en particulier le Colloque international de Nice, l'hommage solennel de l'UNESCO, le 3 mai 1984, les diverses expositions aux titres inspirés, Ioan Grigoresco écrit, évoquant l'homme et l'écrivain :

«... Il (Panaït Istrati) a laissé une succession littéraire appartenant aux deux Cultures-sœurs de la même origine latine, qui souvent effectuèrent des transplantations réciproques : nous avons reçu de la France et nous lui avons offert de grands talents dont l'Hexagone est fier et dont la valeur et l'esprit appartiennent à la Roumanie.

Nous n'évoquerons pas ici l'importance et la diversité de l'apport de la France qui est indiscutable.

Panaït Istrati reste l'un de ces grands talents roumains qui ont contribué à la gloire de la France. Cependant, Panaït Istrati est une entité à part, non seulement par son destin et son devenir, mais aussi parce qu'ayant écrit une bonne part de son œuvre directement en français, il n'a cessé, à aucun moment, de rester roumain, son origine n'étant pas une simple mention sur un acte de naissance, mais la source perpétuelle de son inspiration, tout comme pour Brancusi et Enesco.

La France a fait de lui un écrivain roumain « douteux » — « Les écrivains ne se font pas, ils naissent » — Le filon d'or qui découvrit Panaït appartenait à l'espace carpatodanubien.

La France ne lui a donné qu'une vie paradoxale : désespoir et courage. Jé me suis demandé cependant si Panaït Istrati, ce

« vagabond romantique » arrivé en France du « fin fond de Braïla », serait parvenu à la célébrité aussi promptement, sans l'appui de Romain Rolland, son père spirituel. On ne peut pas répondre sans équivoque. Rolland a donné à Istrati une grande impulsion, il lui a montré l'idéal artistique, assuré l'appui moral au pire moment de son découragement, il a été le maître qui sert de modèle. Mais tout ceci n'aurait pas été suffisant pour créer un génie. La force d'Istrati consiste en son originalité propre, en sa résistance face aux tentations de suivre des influences, en son obstination à dépasser le modèle et à rester lui-même. Après son amour illimité pour sa patrie d'origine qui traverse son œuvre de long en large, il n'y a pas eu pour lui de pays plus aimé que la France, à la fois aimée et détestée, comme dans un amour humain, tantôt tendre, tantôt terrible, toujours passionné, à la fois déchirant et qui élève, dur et consolateur, vigoureux et impuissant, plein d'ardeur juvénile et déchiré par le dcute...

Ioan GRIGORESCO.
(écrivain, journaliste, cinéaste).

(1) GRIGORESCO vient de terminer, après bien des vicissitudes, indépendantes de sa volonté, le scénario de l'adaptation cinématographique de « Kyra Kyralina ». Le film-production roumano-grecque doit être enfin réalisé prochainement.

N.D.L.R. : diverses affirmations et passages de l'article ci-dessus susciteront — on s'en doute — bien des commentaires et des observations critiques de la part de nos lecteurs. Leurs réactions seront les bienvenues.



Pour saluer Emilie

Qu'on excuse la variante NOUS mis pour VOUS ; personne n'en est exclu, l'observation est trop commune, pour gens de savoir ou non.

Pourtant, c'est à Nice, en cette fin d'avril dernier, qu'à l'écoute des quelques vingt participants, insidieusement les vers de Florian me revinrent à l'oreille.

Si divers, d'âge, d'origine, de culture, mais réunis POUR SALUER ISTRATI, ils surent avec talent, avec chaleur, exprimer l'intérêt ou l'émotion que l'œuvre de l'écrivain a suscité en eux, en quoi elle a répondu à leur propre attente.

Les Actes du colloque qui doivent paraître l'an prochain, pour reprendre l'essentiel de ces interventions, rediront leurs paroles mesurées.

Pourtant, passés ces trois jours, un reste d'insatisfaction me tourmentait, sourd, profond. La politique politicienne ayant été écartée, il ne s'agissait pas précisément de cela. Mais enfin ! Une voix avait manqué. Pas une subtile analyse, pas un commentaire savant, pas une prédiction allusive, non : une voix.

Ce manque, cette confuse absence prirent corps pour moi quelques jours après le Colloque, de passage à Briançon. C'est dans la vallée de la Clarée que je relus le bouquin d'Emilie Carles « La soupe aux herbes sauvages »¹ aux lieux mêmes où vécut cette intraitable institutrice libertaire.

(1) « La soupe aux herbes sauvages » d'Emilie Carles. Livre de poche. Voir Cahier n° 9, p. 27 (mars 1978).

Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire
Chacun de (nous) ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire.

ISTRATI ! A-t-il jamais su comme il fut lu, aimé, honoré, défendu de son vivant, par ce couple de pacifistes résolus ! Quatre fois elle l'évoque ; elle se rappelle : « Les Panaït Istrati nous les avions tous à la maison, nous en avions douze que nous faisions circuler... ». tendresse, amitié, humanité, c'est ainsi que le message de Panaït était ressenti dans ce sillon de montagne perdu : passionnément.

Oui, il avait manqué cette voix au Colloque. Une voix cassée, mal assurée d'abord ; une voix de gorge venue de cinquante ans en arrière, celle d'un ancien, jeune anar des années trente, gardant au cœur les pages révoltées d'Istrati, puis clamant sa conscience pure, sa foi sans trouble d'alors.

Quoi, un « copain » eût dit Mermoz, sans plus, l'un des nôtres comme je sais qu'il en tremble encore au nom d'Istrati mais que santé et moyens retinrent loin de nous, en avril.

Ah, c'est cet homme-là, cette Emilie-là, en qui Panaït Istrati de leurs jeunes années vit toujours, qu'à Nice, il nous a manqué DE SALUER DEBOUT.



Pierre ACCARD.

« Les chardons du Baragan ».

Spectacle son, lumières... et comédiens en la forteresse médiévale de Cluis-Dessous (Indre), par l'A.N.A.L.I.V. et Le Manteau d'Arlequin.

L'une des manifestations les plus originales du Centenaire a bien été de réunir 10 jours durant (du 10 au 19 août) 2000 spectateurs du Berry et des environs autour de l'évocation scénique d'un des chefs d'œuvre de Panaït, adapté remarquablement par Michel Philippe, délégué général de l'A.N.A.L.I.V. et François Joxe, ce dernier également responsable de la mise en scène brillante qui regroupait une centaine de comédiens amateurs de cette région de l'Indre, proche de la Vallée noire, si chère à George Sand.

Durant plusieurs semaines, 40 stagiaires de l'éducation populaire et une cinquantaine d'habitants de Cluis, et des environs, au premier rang desquels Maître Boulade-Perigois, maire de Neuvy Saint-Sépulcre et conseiller général de l'Indre, et Robert La Farcinade ont appris leur texte, répété, souvent sous la pluie battante et la direction ferme et passionnée de François Joxe, et ce parfois durant de longues heures.

Pendant ce temps, les habitants de Cluis et les membres du Club du 3^e âge réalisaient, sous la direction de Nicole Canu, les costumes « roumains » très évocateurs d'Huguette Gasbar, tandis que Françoise Pénot réglait des danses folkloriques qui devaient, en prélude, accueillir les spectateurs.

N'oublions pas de citer les éclairages superbes de Jacques Griffon (l'embrasement du château restera dans toutes les mémoires) la régie du son de Thierry Pénot et aussi la belle musique d'Edgar Cosma.

Nous ne pouvons citer ici tous ceux qui, de près ou de loin, ont participé, permis (n'oublions pas les donateurs généreux) la réussite de ce remarquable travail collectif d'éducation et d'animation populaires.

La rencontre providentielle de Michel Philippe en septembre 1983 et de notre Président, Georges Godebert², d'abord épistolaire a donné lieu très vite à une communication fraternelle et enthousiaste, bien dans l'esprit de Panaït, et à ces soirées inoubliables qui, nous l'espérons, pourront être reprises à Cluis ou en d'autres lieux en 1985, 86...

Georges GODEBERT.

(1) L'A.N.A.L.I.V., Association Nationale pour le Livre Vivant, organise chaque année depuis 25 ans des spectacles ou animations autour de grands livres dans diverses régions de France, et accroît ainsi singulièrement et de façon originale, vivante « le territoire du Livre ».

(2) Georges GODEBERT, rappelons-le, a réalisé pour France-Culture en 1980, à partir d'une belle et très fidèle adaptation de Stéphane Frontès, une série de 12 émissions fort appréciées, avec précisément une musique originale et des chansons roumaines d'Edgar Cosma.



Bibliographie

Nous pouvons vous procurer les ouvrages **actuellement disponibles en librairie** concernant l'œuvre et la vie de Panaït Istrati :

« Les récits, la jeunesse et la vie d'Adrien Zograffi » : collection Folio. Editions Gallimard.

En 4 volumes séparés :

Kyra Kyralina, n° 1253 : 18,30 F
Oncle Anghel, n° 1266 : 18,30 F
Présentation des Haidoucs, n° 1447 : 18,30 F
Domnitza de Snagov, n° 1494 : 18,30 F

Volume n° 1593 : 40,90 F
La maison Thüringer
Le Bureau de placement
Méditerranée

Volume n° 1592 : 36,70 F
Codine - Mikhaïl
Mes départs
Le pêcheur d'éponges

Volume n° 1594 : 34,00 F
Tsatsa Minnka
La famille Perlmutter
Pour avoir aimé la Terre

Frais d'expédition par volume : 17 F

- « **Panaït istrati, un chardon déraciné** de Monique Jutrin-Klener. Editions Maspéro, 305 pages - Prix : 30 F, port : 10 F.
- « **Vers l'autre flamme** » de Panaït Istrati. Collection 10/18. Presses de la Cité, 347 pages - Prix 22 F, port : 10 F.
- « **Le Pèlerin du cœur** » textes autobiographiques et inédits de Panaït istrati. Avant-propos et notes d'Alexandre Talex. Editions Gallimard : 70 F, port : 10 F.
- « **Les chardons du Baragan** » Les cahiers Rouges, Grasset : 36 F, port : 10 F.
- « **Panaït Istrati et le capitalisme** » de Boris Souvarine. Editions Champ Libre : 15 F, port 5 F.

Pour obtenir ces ouvrages, écrire et joindre chèque à : Christian Golfetto, 18, rue Colbert, 26000 Valence.

Abonnement annuel aux Cahiers des Amis de Panaït Istrati et adhésion à l'Association : 100F (voir au verso).

Les Amis de Panaït Istrati

Buts : L'Association des « Amis de Panaït Istrati », créée en 1969 par Edouard RAYDON, a pour but de susciter un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Panaït Istrati. Elle rassemble les amis du grand écrivain autodidacte en vue de faire rééditer ses œuvres et aussi de publier sa correspondance et ses inédits nombreux. L'Association facilitera aux chercheurs, aux étudiants, les recherches sur l'œuvre d'Istrati, en rassemblant dans un « Centre de documentation Panaït Istrati », tout ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'écrivain. Le « Centre de documentation Panaït Istrati » se trouve réalisé à la bibliothèque de l'Université de Nice, 100, boulevard Herriot, 06000 Nice.

Comité d'honneur

Edouard RAYDON et Jean STANESCO †,
Fondateurs de l'Association.
Marcel MERMOZ †, *Président de l'Association
et animateur des « Cahiers » de 1976 à 1982.*
Joseph KESSEL †, *de l'Académie Française.*
Président du Comité d'Honneur de 1968 à 1979

Mesdames :
Margareta ISTRATI, *Veuve de l'écrivain, Bucarest.*
Stéphane FRONTES, *écrivain, producteur à France-Culture.*
Monique JUTRIN-KLENER, *chargée de cours à l'Université
de Tel-Aviv.*
Eléni N. KAZANTZAKI, *écrivain, Genève.*
Frédérique LEFEVRE, *traductrice.*
Jeannette STANESCO.

Messieurs :
Marcel BARBU † *Fondateur des « Communautés de travail ».*
Bénigno CACERES, *Président de « Peuple et Culture ».*
Henri COLPI, *cinéaste, metteur en scène du film « Codine »*
Roger DADOUN, *écrivain, professeur à l'Université
de Paris VIII.*
M.A. DE JONG, *journaliste.*
Henri DESROCHES, *professeur à l'Ecole Pratique des Hautes
Etudes et de l'Institut Coopératif.*
Jean-Marie DOMENACH, *écrivain.*
Georges FRIEDMANN †, *sociologue, professeur à l'Ecole
Pratique des Hautes Etudes.*
Jean GUEHENNO †, *de l'Académie Française.*
Julien GORKIN, *écrivain.*
Roger GRENIER, *écrivain.*
Jean GUENOT, *écrivain, professeur à l'Université Paris VII.*
Michel HAMELET, *journaliste.*
Léo HAMON, *professeur à l'Université Panthéon-Sorbonne.*
Armand LANOUX †, *de l'Académie Goncourt.*
Georges MACOVESCO, *écrivain, ancien président l'Union
des Ecrivains Roumains.*
Edgar MORIN, *sociologue.*
Al. OPREA †, *écrivain et directeur du Musée de la Littérature
Roumaine et de la revue « Manuscriptum », Bucarest.*
Adamantios D. PAPADIMAS, *écrivain, Directeur du « Bulletin
Littéraire », Athènes.*
Yves REGIS, *Président des Coopératives Ouvrières
de Production.*
Alexandre TALEX, *journaliste et écrivain, Bucarest.*
VERCORS, *écrivain.*

BULLETIN D'ABONNEMENT à adresser au trésorier :
M. Pierre Accard, 90, rue Pierre Joigneaux, 92270 Bois-Colombes.

NOM :
Prénom :
Adresse :

Adhésion annuelle : 100 F.
C.C.P. 30 122 94 - La Source.

N° C.P.P.A.P. 58454

Membres correspondants

Madame :
Maria COGALNICEANU, *professeur à Braïla, Roumanie.*

Messieurs :
Barbu Al. EMANDI †, *écrivain, Roumanie.*
Alexandre TALEX, *journaliste et écrivain, Bucarest.*
Heinrich STIEHLER, *professeur à Francfort, R.F.A.*

Conseil d'administration et comité d'action

Président :
Georges GODEBERT.
Vice-Présidents :
Ilina BARTHOUIL-IONESCO.
Henri COURBIS.
Secrétaire :
Christian GOLFETTO.
Trésorier :
Pierre ACCARD
90, rue Pierre Joigneaux
92270 Bois-Colombes.
Membres :
Roger DADOUN.
Elisabeth GEBLESCO
Hélène GULLERMONT.
Jean HORMIERE.
Frédérique LEFEVRE.
J.A. RAULT.
Jacqueline VEINSTEIN.

Toutes correspondances :
au siège social :
« Les Amis de Panaït Istrati »
Christian GOLFETTO
18, rue Colbert
26000 Valence
Tél. (16-75) 41.08.42

Directeur de publication :
Christian GOLFETTO.

Photocomposition assurée par :
Régine ATELIN
9, rue de Sully
26000 Valence

Imprimé par :
BINARD-REPROGRAPHIE
Le Pont de Bois
26270 Loriol-sur-Drôme.

